

Introduction

Francis Prost, Jean-Manuel Roubineau et Didier Viviers

Chaque siècle, à son tour, qu'il soit d'or ou de fer,
Dévoré comme un cap sur qui monte la mer,
Avec ses lois, ses mœurs, les monuments qu'il fonde,
Vains obstacles qui font à peine écumer l'onde,
Avec tout ce qu'on vit et qu'on ne verra plus,
Disparaît sous ce flot qui n'a pas de reflux¹.

Les historiens, on le sait, se plaisent à découper l'Histoire en tranches², lesquelles prennent souvent, en Occident, la forme de siècles, en raison de la place qu'y occupe le système décimal. Mais, un tel découpage arithmétique ne rend pas nécessairement tous les siècles égaux. Et en dépit du constat, cruel et poétique, dressé par Victor Hugo dans *Les feuilles d'automne*, les siècles de l'histoire du monde n'ont pas tous subi un oubli équitable, certains faisant, bien plus que d'autres, l'objet d'une légende. On connaît, à l'échelle du monde occidental, le Grand Siècle, le Siècle d'or espagnol ou hollandais, ou encore le Siècle des Lumières.

Le VI^e siècle, en revanche, noyé dans le flot continu des siècles qui l'entourent, est, depuis longtemps, un laissé-pour-compte de l'histoire ancienne et, osera-t-on dire, de l'Histoire tout court. À ce constat, on pourra opposer que de nombreuses études de détail, qu'elles soient le fait des archéologues ou des historiens, ont pu éclairer tel ou tel aspect, tel ou tel phénomène, telle ou telle figure de ce siècle, mais sans que jamais il ne soit étudié pour lui-même et de manière globale. Il n'en va pas de même des siècles suivants, qui ont fait régulièrement l'objet d'études monographiques dans les grandes collections d'histoire de l'Antiquité³. Parmi

1. V. HUGO, *Les feuilles d'automne*, 1831, 724.

2. LE GOFF 2014.

3. Dans les grandes collections d'histoire de l'Antiquité, le VI^e siècle est ainsi dilué dans l'époque archaïque et, à la différence des V^e ou IV^e siècles, ne fait jamais l'objet de volume séparé.

– Dans la collection *Peuples et civilisations* (Paris, PUF), se succèdent ainsi : P. LÉVÊQUE (dir.), *Les premières civilisations. Des despotismes orientaux à la cité grecque*, 1987 ; E. WILL, *Le Monde grec et l'Orient* Tome I. *Le V^e siècle (510-403)*, 1972 ; E. WILL, C. MOSSÉ & P. GOUKOWSKY, *Le Monde grec et l'Orient* Tome II. *Le IV^e siècle et l'époque hellénistique*, 1975.

– Dans la collection *Nouvelle Chio* (Paris, PUF) : C. BAURAIN, *Les Grecs et la Méditerranée orientale. Des siècles obscurs à la fin de l'époque archaïque*, 1997 ; P. BRIANT et alii, *Le Monde grec aux temps classiques* Tome 1. *Le V^e siècle*, 1995 ; P. BRULÉ et alii, *Le Monde grec aux temps classiques* Tome 2. *Le IV^e siècle*, 2004.

– Dans la *Nouvelle Histoire de l'Antiquité* (Paris, Points seuil) : J.-C. POURSAT, *La Grèce préclassique des origines à la fin du VI^e siècle*, 1995 ; E. LÉVY, *La Grèce au V^e siècle de Clisthène à Socrate*, 1995 ; P. CARLIER, *Le IV^e siècle grec jusqu'à la mort d'Alexandre*, 1995.

Le VI^e siècle n'est pas davantage traité pour lui-même dans les grandes synthèses non-francophones. La *Cambridge Ancient History* (Londres/Cambridge) fait se succéder ainsi les volumes consacrés au monde grec : J. BOARDMAN et N.G.L. HAMMOND (éd.), *The Expansion of the Greek World Eighth to Sixth Century B.C.*, 2^e éd., 1982 (vol. 3.3) ; J. BOARDMAN et alii (éd.), *Persia, Greece*

les siècles précédents, le VIII^e siècle a été isolé comme celui d'une *renaissance*⁴. Le VII^e siècle, quoique moins bien documenté, a bénéficié récemment d'une tentative de synthèse⁵. Le VI^e siècle, pour sa part, est toujours dilué dans l'époque archaïque, amalgamé à une vision globalisante de l'archaïsme, et son étude inscrite dans une perspective d'histoire longue, sans que la cohérence potentielle et les enjeux de l'époque ne soient pensés pour eux-mêmes. Il en résulte que deux approches du VI^e siècle ont été privilégiées, selon que, dans son cadre, on étudiait la survivance d'un thème plus ancien, ou que l'on inventoriait les éléments de genèse de la période suivante.

L'une des raisons de ce constat tient à la répartition, entre archéologues et historiens, des territoires de la science, répartition qui résulte, elle-même, de l'état de la documentation. En effet, le VI^e siècle est perçu, par les deux familles de savants, comme un terrain documentaire difficilement praticable. D'une part, les historiens sont gênés par la pénurie, même relative, de textes issus de la tradition manuscrite mais aussi d'inscriptions du VI^e siècle : ils préfèrent alors porter leur attention sur les siècles suivants, autrement mieux éclairés, d'autant plus que pour écrire l'histoire du VI^e siècle, ils se voient souvent contraints de faire reposer leurs analyses, pour une large part, sur des sources postérieures aux événements, ce qui leur impose un travail critique délicat afin d'éviter les anachronismes et autres déformations. Et d'autre part, cette même documentation écrite, jugée si parcimonieuse, semble néanmoins déjà trop importante pour autoriser les archéologues à dresser un panorama purement archéologique du siècle, ceux-ci se concentrant alors plus volontiers sur les périodes antérieures.

Coincé dans cet entre-deux historiographique, le VI^e siècle a pâti, de plus, de la périodisation traditionnelle de l'Antiquité, qui fait succéder une période classique à une période archaïque. Cette périodisation remonte aux conceptions de l'archéologue et historien de l'art du XVIII^e siècle, J. J. Winckelmann, et a contribué, en surexposant l'époque classique et en l'érigeant en apogée de la culture grecque, à ne présenter dans les périodes antérieures que les signes avant-coureurs de son développement.

À rebours de ces approches, cet ouvrage est animé par la conviction qu'il est possible et pertinent de dresser un tableau du VI^e siècle en tirant le meilleur parti d'une grande variété de sources, qu'elles soient écrites ou visuelles. Certes, s'ils ont tenté d'éviter l'écueil d'une rétro-histoire, les contributeurs de ce volume ne se sont pour autant pas interdit de mobiliser une documentation d'amplitude chronologique plus large quand l'objectif était de faire ressortir davantage les

and the Western Mediterranean c. 525 to 479 B.C., 2^e éd., 1988 (vol. 4); D.M. LEWIS et alii (éd.), *The Fifth Century B.C.*, 2^e éd., 1970 (vol. 5); D.M. LEWIS et alii (éd.), *The Fourth Century B.C.*, 2^e éd., 1994 (vol. 6). De même, la *Storia e Civiltà dei Greci* (Milan), dirigée par R. Bianchi Bandinelli, tandis qu'elle réserve deux volumes au V^e siècle (*La Grecia nell'età di Pericle*), et deux autres au IV^e siècle (*La crisi della polis*), avant d'aborder, en quatre volumes, l'époque hellénistique, offre une forme de préhistoire à ces périodes d'apogée, à travers deux volumes qui décrivent les *Origini e sviluppo della città*. Ici, l'archaïsme (vol. 2) englobe les VII^e et VI^e siècles, sans produire une synthèse propre à chacun d'eux. Enfin, dans la très belle *Storia Greca* de D. Musti (Rome, 1989), si le troisième chapitre est centré sur le VI^e siècle, c'est exclusivement pour en tracer une évolution politique, de Solon à Polycrate de Samos, en passant par Pisistrate, ses fils et la politique extérieure de Sparte.

4. HÄGG 1981.

5. ÉTIENNE 2010.

continuités⁶. Mais il ne s'agit pas ici d'écrire une histoire à l'aide exclusive de sources élaborées aux siècles suivants. Au contraire, nous avons souhaité adosser autant que possible les analyses aux documents du siècle lui-même et proposer une lecture du VI^e siècle qui ne le réduise ni à une queue de comète d'une époque archaïque finissante, ni à une antichambre d'une époque classique mieux documentée. En d'autres termes, le VI^e siècle gagne à être historicisé. Pour s'en convaincre, on pourrait évoquer un instant la figure de l'étranger. Comme on l'a répété à l'envi, l'étranger existe depuis toujours, « il est aussi ancien que la vie en société. Étranger à la famille ou à la tribu, étranger au pays, étranger à la communauté, quelle qu'elle soit⁷ ». Pourtant, en dépit de l'universalité de cette figure, le regard porté sur les étrangers, le traitement qui leur est réservé, les dénominations qui leur sont appliquées, ou les champs dont ils sont exclus ont considérablement évolué d'une époque à l'autre. En la matière, le VI^e siècle est le cadre d'une mutation majeure : l'apparition du statut d'étranger résident. Une épigramme funéraire d'Athènes, en l'honneur d'Anaxilas de Naxos, datée de la fin du siècle, constitue le plus ancien témoignage de ce statut (*metaoikos*), et marque l'apparition d'une distinction entre étrangers résidents et étrangers de passage⁸ : à l'étranger pensé d'abord et avant tout comme le voyageur de passage, récipiendaire de l'hospitalité, s'ajoute l'étranger acteur social de la cité, dont la présence durable implique et oblige à des clarifications en droit. En cela, l'émergence, progressive, d'un droit des étrangers, traduit la place nouvelle qui est la leur dans les communautés d'accueil. Ce droit pèse alors par ricochet sur la délimitation, tout aussi progressive, des contours de la citoyenneté en vigueur dans les cités⁹. Par ailleurs, quelques décennies plus tôt, toujours à Athènes, une série de lois soloniennes (ca 594 av. J.-C.) a délimité juridiquement le statut d'esclavemarchandise, défini comme un objet dont le maître est à la fois propriétaire et responsable. C'est donc bien un mouvement global de rigidification des structures socio-juridiques, propre au siècle, qui éclaire ces mutations, démontrant l'intérêt qu'il peut y avoir, pour certains phénomènes, à resserrer la focale historique. Certes, pour analyser une société, on privilégie d'ordinaire un séquençage large, plus souple, qui accorde davantage de place aux périodes (subdivision d'un âge du fer, périodes archaïque, classique, hellénistique, etc.), et qui s'emploie à faire apparaître le rythme variable des évolutions selon les phénomènes et les régions. Mais, sans négliger les bénéfices d'une telle approche, nous choisirons ici de se concentrer sur le segment historique restreint que constitue le siècle.

Mais à quoi se réfère un siècle ? Pour ceux qui se sont efforcés de réduire les siècles à leurs flamboyances, à en repérer préalablement les mérites relatifs, réels ou supposés, l'association d'un siècle à une figure emblématique, solaire, créditée des plus grands succès de l'époque semblait toute naturelle. On parle ainsi du Siècle de Périclès ou de celui d'Auguste. La pratique historiographique est

6. Les références aux auteurs anciens dans les notes infrapaginales de cet ouvrage ne tiennent pas compte des discussions, aussi pertinentes soient-elles, qui ont traité de la véritable paternité des œuvres. Tout en étant conscients de la fragilité de certaines attributions anciennes, nous adoptons une pratique purement conventionnelle, en citant, par exemple, la *Constitution des Athéniens* ou l'*Économique* sous l'autorité d'Aristote, et non pas d'un Pseudo-Aristote, etc.

7. *Nomima* I, n° 27.

8. *Nomima* I, n° 9.

9. Voir Ruzé 2003, 165-174.

ancienne : en 1751, déjà, Voltaire publie son *Siècle de Louis XIV*. Et le siècle en perd sa valeur numérique. Qu'il suffise de se référer à l'article « *seculum* » (siècle) de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, dans lequel le chevalier Jaucourt propose la définition suivante :

Il comprend l'espace de cent ans entiers, selon Festus. Servius remarque que le si(è)cle est aussi pris pour l'espace de trente ans, quelquefois pour cent dix ans, & quelquefois pour mille.

De fait, en latin classique, le mot *saeculum* désigne initialement la « génération », la « durée d'une génération humaine », avant de désigner l'« âge », l'« époque », l'« espace de cent ans ». Conformément à la souplesse originelle du terme siècle, on abordera ici un long VI^e siècle – de même qu'on parle communément d'un long XIX^e siècle –, long VI^e siècle qui pourra durer cent, cent dix ou cent trente ans, et inclure la fin du VII^e siècle et/ou les premières décennies du V^e siècle, en fonction de la logique propre au phénomène historique envisagé dans chaque chapitre. La découpe chronologique par siècle est en cela heuristique. Et l'objectif assigné à ce livre est bel et bien de mettre en lumière le développement de toute une société sur une durée choisie, qui n'est pas réductible à l'action d'un grand homme. Point n'est question d'un siècle de Solon, de Thalès, de Pythagore, ou de Clisthène. Notre étalon serait plutôt la génération, au demeurant unité de compte de la plupart des historiens de l'Antiquité¹⁰. Un siècle recouvre une cohérence dans la mesure où il voit se succéder trois ou quatre générations, qui peuvent entretenir entre elles un lien direct, et se transmettre, sans trop de déformations ni de pertes, des pratiques, des savoirs, une mémoire.

Pour percevoir ce qu'ont en commun ces quelques générations de Grecs, nous adoptons trois partis-pris : étudier, tout d'abord, les communautés à travers les fonctions qui les structurent, appréhender, ensuite, les milieux sous l'angle des espaces et des paysages, et percevoir, enfin, les interactions, qu'elles soient économiques, sociales ou culturelles.

Il n'était pas envisageable d'embrasser tous les aspects du siècle : en particulier, la structuration des espaces urbains, le développement de certaines expressions religieuses et civiques (théâtre ou processions), ou la représentation que les Grecs nous ont transmise de leur monde à travers leurs images. L'ambition ne pouvait résider dans l'exhaustivité, mais bien dans l'évocation d'un ensemble suffisamment cohérent.

On évoquera les principaux acteurs de ces sociétés et les pratiques qui leur sont propres. Le paysan, l'artisan, le marchand, le soldat, l'athlète, le tyran, le magistrat, le dieu et le sage constituent autant de *figures* qui président à la dynamique des sociétés grecques au VI^e siècle. Nous les avons, chaque fois, associées à une pratique qui souligne la particularité de leur action.

On décrira ensuite les espaces et les paysages au sein desquels et par lesquels les Grecs ont construit leurs communautés. On traitera non seulement les principaux marqueurs du paysage urbain (acropoles, agoras, portiques, tombes) et la structuration des campagnes, mais aussi les éléments de liaison entre divers points de ces territoires (moyens de transport).

10. VAN COMPERNOLLE 1960 et, plus récemment, KELLNER 2022.

Enfin, ayant défini acteurs, pratiques et milieux, au sens large, on évaluera le fonctionnement du monde de Grecs, à travers ses tensions et écarts structurants (entre maîtres et esclaves, entre jeunes et vieux, etc.), mais aussi à travers des formes plus complexes de relations (sociabilités, identités). On décrira, par ailleurs, non seulement la représentation que les Grecs avaient de leur monde, mais aussi les contacts établis par les Grecs avec les peuples allogènes (Égyptiens, Perses, Ibères).

Plus qu'une collection d'analyses, cet ouvrage se voudrait une description d'ensemble d'un univers spécifique : le monde des Grecs. Ce monde n'est ni unique, ni homogène. C'est un monde pluriel. Car les Grecs qui s'y rencontrent pratiquent des dialectes variés, relèvent de cultures multiples, s'organisent selon des régimes politiques divers. Ils partagent par ailleurs leur espace avec d'autres populations avec lesquelles ils interagissent. Ce monde des Grecs n'est donc pas uniquement un monde grec et nous le concevons tel une mosaïque d'acteurs, de pratiques, de relations sociales ou de constructions mentales. Cet ouvrage lui-même a pris le parti de la diversité, comme pour s'adapter au mieux aux nuances de cette variété caractéristique du monde des Grecs. En fonction des traditions historiographiques propres aux objets analysés, de l'état de l'art sur lequel peut se fonder tel ou tel sujet abordé dans les pages qui suivent, les approches et les traitements emprunteront des voies variées, qui s'efforcent pourtant de répondre toutes à cette même question : quel monde ont peu à peu bâti les quelques générations de Grecs qui se sont succédé durant ce VI^e siècle ?